

herbe, puis *Légende*, puis *les Etoiles errantes*. *Légende* avait été primitivement écrit pour le théâtre. Elle l'y porta après le succès du roman. Mon sentiment est que, malgré des pièces curieuses comme *Un divorce*, elle est plus romancière que dramaturge. Le public français jugera qu'elle l'est d'une manière bien remarquable dans *Légende* et dans ses autres romans quand ils seront traduits. Mais hélas! elle ne trouvera plus la traductrice, Mlle Jeanne Scialtiel, qui a fait de cette traduction un petit chef-d'œuvre. Clémence Dane a voulu attacher à son livre l'image et le souvenir de cette jeune fille morte au seuil même d'un brillant avenir. On lira les pages exquises qu'elle lui a consacrées. « Elle a travaillé avec moi, dit-elle; et j'ai eu là une étonnante révélation de virtuosité et de patience... Il m'est tout naturel de sentir que *Légende*, dans sa nouvelle robe, lui appartient autant qu'à moi. » Madala Grey n'aurait pas mieux dit.

André BELLESSERT.

LA MUSIQUE

LE JOUEUR DE VIOLE

Durant les derniers jours de décembre, l'attention des amateurs de théâtre fut surtout attirée par les débuts des nouveaux directeurs de l'Opéra-Comique. Nommés par le Ministre depuis quelque temps déjà, ils avaient pris possession de leur théâtre, et, depuis le mois d'octobre, ils n'avaient donné encore que des œuvres du répertoire et quelques reprises. Parmi celles-ci, les représentations du *Rêve*, de M. Alfred Bruneau, eurent le plus de faveur, car le public garde une légitime admiration pour cette œuvre, si novatrice et si sincère, et qui reste séduisante de poésie et de jeunesse, même au bout de trente-cinq ans. Mais nous en avons déjà parlé dans une récente chronique de la *Revue Bleue*.

Pour le soir de Noël, les nouveaux directeurs, M. Ricou et M. Masson, ont enfin donné une œuvre inédite. Ils méritent certainement d'être félicités. Tout ce qui dépend d'une direction

théâtrale, c'est-à-dire la présentation de l'œuvre, est remarquable. Les décors, les costumes, la mise en scène, la distribution vocale montrent le soin, l'intelligence, le tact des nouveaux directeurs. Quant à l'orchestre, on sait que l'Opéra-Comique, depuis longtemps, dispose d'une excellente troupe d'exécutants, et que des chefs réputés la dirigent, tantôt M. Wolff, tantôt M. Inghelbrecht, ou encore M. Catherine et M. Frigara.

Evidemment, il n'appartient pas aux directeurs d'écrire le livret et la musique d'une pièce. Ils ne peuvent que choisir parmi celles qu'on leur apporte. Or, l'œuvre nouvelle a de grands mérites, mais elle ne donne pas un plaisir complètement satisfaisant. Elle semble hésitante, et l'auditeur l'est aussi.

Le Joueur de Viole est une sorte de conte philosophique, ou de féerie lyrique, idéologique, allégorique ou symbolique. Cela se passe « où il vous plaira ». Les personnages, hors de toute réalité, représentent des concepts abstraits, et l'intrigue est un tissu d'autres abstractions.

Certes, un tel parti-pris peut se défendre, et l'on peut soutenir qu'il ne disconvient pas à la musique, dont l'expression est surtout d'ordre sentimental et intérieur. Mais tout parti-pris ne peut réussir, c'est-à-dire s'imposer à l'esprit de l'auditeur, qu'à la condition d'être net, franchement accusé et dépouillé des éléments qui le contredisent ou le diminuent. Or, cette féerie, à chaque instant, côtoie la réalité et s'y mêle. Ce spectacle qui voudrait être situé « n'importe où », est situé en France; et la musique, souvent nourrie en folklore français ou conçue sous l'ascendant de vieux airs populaires, fait entrevoir une réalité fort déterminée. Le livret voudrait nous entraîner dans le royaume de la fantaisie, mais la musique nous ramène dans l'Ile-de-France; l'intention du librettiste serait de situer ses symboles « hors du temps », mais voici des personnages Louis XIII. Ils parlent aussi comme des esthètes récents qui croient avoir de grandes idées parce qu'ils emploient des mots avec des majuscules : le Rêve, la Vie, l'Art, et même la Simplicité... Hélas, est-ce que les choses réelles, journalières, méritent tant de majuscules?...

Quel est le sujet de la pièce?

C'est toute la philosophie de la vie humaine, simplement. Et il y a encore un second sujet, qui pourrait bien être « les mystères de l'hérédité ». Et peut-être un troisième sur la bienfai-

sance du pays natal et sur les malheurs des artistes « déracinés »...

Tout cela à propos d'un « Joueur de viole ».

Car ici, les idées se chevauchent, s'entremêlent, se combinent d'une façon bien étrange : elles se laissent dominer, malgré leurs majuscules, par des similitudes de mots et même de chiffres.

Dans l'année, il y a quatre saisons; et sur un violon il y a quatre cordes; et dans la vie on peut considérer trois ou quatre âges. Si bien que voici d'abord l'adolescence et l'amour, le printemps et le matin : c'est la première corde de la viole et le premier tableau de la pièce. Ensuite, le travail et la gloire : c'est la deuxième corde (et il est midi, en été). Puis, dans l'automne, et vers cinq heures du soir, voici un deuil, voici une trahison de femme, et c'est la troisième corde. Quant à la quatrième, c'est la mort : hiver, plaine déserte sous la nuit, la neige tombe.

Ainsi toute la destinée humaine, en quelques tableaux, est symboliquement représentée. Et une fable (ou le fil d'une histoire) relie ces tableaux. Le jeune fils d'un luthier, au printemps, aime la fille du bailli, et cet amour l'inspire. Le Roi passe; il emmène le petit musicien à la Cour, et même la jeune fille. Celle-ci, grisée par le luxe, devient la favorite du roi, elle oublie le modeste joueur de viole. Désespéré, l'artiste revient au pays natal; il reçoit le dernier soupir de son père. Enfin, un soir où la favorite est fêtée par le roi, une rafale, plus forte que les murailles du palais, renverse tous les inconsistants ornements de la fête. On sent alors, comme dit Shakespeare, que « la mort est au bout de tout ». Le Joueur de Viole, épuisé et grandi par la souffrance, reparaît, comme s'il était déjà le spectre de lui-même. Il meurt. La jeune fille ne lui survit pas. Le Roi veut briser la viole enchantée ou maudite. Mais la mélodie continue de s'exhaler, comme une âme immortelle ou une voix de l'idéal, créées par la douleur de l'Artiste.

*
**

Sur cette pièce symbolique, d'une conception noble mais d'une réalisation hésitante et hybride, le musicien, M. Raoul Laparra, composa une partition qui ne manque pas de qualités. Lui-même, ayant écrit son livret, se recommande en cela de l'exemple de Berlioz, de Wagner, de M. Vincent d'Indy, de M. Charpentier et

d'Albéric Magnard. Mais ce n'est là qu'une ressemblance tout extérieure.

La partition, abondamment mélodique et très claire, est souvent dominée par l'influence de Massenet. Elle mérite d'être louée, tout d'abord, pour un évident désir de « faire simple », de ne pas couvrir les voix, et de laisser au chant une primauté légitime. Cette partition, rompant avec les habitudes que le wagnérisme, naguère, mit à la mode, ne se compose pas d'une polyphonie orchestrale, à laquelle on superpose une façon de récitatif presque continu et quelques dessins mélodiques, émergeant de loin en loin (*rari nantes in gurgite vasto*).

Ici, au contraire, les voix font un chant à peu près continu. L'orchestre, qui souvent « imite » leur dessin, semble se proposer de prolonger, de propager dans l'espace l'expression de la voix. Il est comme une atmosphère qui fait écho autour des personnages, et qui, loin de les absorber ou de les diminuer, les met en valeur et leur laisse occuper le premier plan.

Puisque les dessins mélodiques assument ici un rôle d'une telle importance, peut-être l'auditeur serait-il heureux de les trouver plus expressifs et plus variés. Il y a quelque monotonie dans certains passages qui sonnent, un peu trop continuellement, comme des chansons populaires, et aussi dans plus d'un autre, qui semble une agréable feuille d'album plutôt qu'une page de drame lyrique. Cela finit par donner l'impression d'une grisaille un peu mince.

Néanmoins, la mort du vieux luthier et le tableau final s'imposent par de l'émotion et même par de la grandeur. Dans tout le premier acte, la grâce et le charme d'un paysage printanier sont exprimés avec un charme et une émotion qui prouvent un artiste sensible et poète.

Somme toute, voici, selon nous, ce qu'il faut conclure. *Le Joueur de Viole*, malgré les réserves qu'il suscite, mérite de s'imposer à l'attention la plus sympathique. C'est une œuvre qui vise haut, et d'une conception généreuse. De telles œuvres sont fort rares. Et il faut reconnaître les dons incontestables, le talent et la conscience de M. Raoul Laparra.

La distribution vocale mérite des éloges. Mme Yvonne Brothier compose habilement un rôle qui comporte quatre aspects fort différents; elle chante en bonne musicienne. Mme Ferrat fait apprécier un beau timbre et une diction qui porte. M. Vieuille et M. Albers montrent

une
don
de c
La
dan

Dr A
in-
So
Bibl
Mini
petit
l'hist
On l
la li
Répu
letto
les d
sur l
Lett
heur
favo

L
on
dan
gers
brig
diss
sur
mer
et c
tion
puy
soci
lair
du
ma
tou
élér
del
cha
I
por
d'a

une autorité admirable. Quant à M. Friant, il se donne généreusement dans un rôle qui demande de l'éclat, de la jeunesse et de la puissance.

La pièce est montée avec soin et présentée dans de beaux décors.

Adolphe BOSCHOT.

LES LIVRES NOUVEAUX

D^r Alfred BIHLMANN. — *La Lettonie d'aujourd'hui*. 1 vol. in-16.

Sous le titre, *La Lettonie d'aujourd'hui*, M. le D^r Alfred Bihlmann, chef de la Section d'Information et de Presse au Ministère letton des Affaires étrangères, a écrit un excellent petit livre. Il nous y présente, dessinées à grands traits, l'histoire et la structure actuelle de son sympathique pays. On lira avec un particulier intérêt les chapitres consacrés à la libération de la Lettonie, à la constitution de la jeune République, et à l'activité économique et artistique du peuple letton. Commerçants et touristes français trouveront dans les dernières pages de cette étude de très utiles informations sur les moyens de transport et les conditions de la vie en Lettonie. Ajoutons enfin que de nombreuses illustrations, heureusement choisies, aident à préciser l'impression très favorable que laisse la lecture de ce petit volume.

LA QUINZAINE POLITIQUE

BULLETIN TCHÉCOSLOVAQUE

Les élections législatives en Tchécoslovaquie ont eu lieu, on le sait, le 15 novembre dernier. Elle se sont déroulées dans un ordre et un calme qui étonnaient tous les étrangers de passage dans le pays. Trente et un partis ont brigué les suffrages des électeurs, mais toutes les fractions dissidentes ont été balayées; les voix se sont concentrées sur les listes des grands partis. Malgré tous les mouvements qui se sont produits, le principe de la coalition et de la concentration nationale sort victorieux des élections. Les cinq partis tchécoslovaques sur lesquels s'appuyait le gouvernement, c'est-à-dire, les agrariens, les socialistes nationaux, les social-démocrates, le parti populaire catholique et les démocrates nationaux, augmentés du parti du petit commerce, restent au pouvoir. Leur majorité, il est vrai, n'est pas très forte — 18 voix en tout — mais les partis de la majorité, débarrassés des éléments peu solides, se trouvent raffermissés. Ainsi, en dehors de cet élargissement de la majorité, rien n'est changé à la situation générale.

Dans le groupe de l'opposition, deux partis ont remporté un succès considérable : celui des communistes d'abord qui a atteint le chiffre imposant de 933.000 suf-

frages. Mais si l'on regarde de plus près, on se rend compte que le parti augmente grâce à l'appoint d'au moins 200.000 Allemands, Magyars et autres allogènes, et que, malgré ses 41 mandats, il a subi en réalité une diminution sur les élections municipales de 1923. Malgré ce semblant de succès communiste, le bilan général des élections accuse un mouvement assez sensible vers la droite, non seulement en Slovaquie, où le parti populiste de l'abbé Hlinka passe en première ligne avec ses 489.000 voix et ses 23 mandats au lieu de 11, mais aussi en Bohême et en Moravie, où le parti populaire, avec ses 691.000 voix (31 mandats) se place comme venant numériquement aussitôt après les agrariens (970.000) qui sont le parti le plus fort dans la République. Le parti de la démocratie nationale, dont le chef est M. Kramar, a subi des pertes considérables : au lieu de 19 sièges qu'il possédait en 1920, il n'en a plus que 13. Le reste est allé soit aux petits commerçants qui ont passé de 6 à 13 mandats, soit au parti dissident de M. Stransky qui, sans gagner un siège, a fortement affaibli la démocratie nationale. Si le parti social-démocrate n'a pu sauver, des 74 mandats qu'il possédait en 1920, que 29, les socialistes tchécoslovaques, grâce à l'appui moral que leur a apporté l'adhésion de M. Benès, en ont gagné 4 et figurèrent sur le tableau pour 28 sièges.

Un autre fait intéressant semble ressortir des élections : le recul des partis allemands et magyars. A ce point de vue, l'échec de M. Lodgman, leader des nationalistes allemands, semble significatif et le *Prager Tagblatt* lui-même l'interprétait comme un signe de la faillite de la politique allemande irrédentiste et d'un revirement général dans les esprits des Allemands de Tchécoslovaquie qui seraient las de l'agitation des chauvins. Cependant, il ne faudrait pas fonder sur ce fait des espérances démesurées, comme une partie de la presse tchèque s'est empressée de le faire. Il faut attendre encore pour savoir si les activistes allemands auront le courage de leurs idées et s'ils passeront des paroles aux actes. La façon dont certains Allemands se sont conduits lors de l'ouverture de la Chambre a fait voir qu'il y a loin de la coupe aux lèvres et qu'il est prudent de garder une réserve vis-à-vis des Allemands, se déclarassent-ils activistes.

En face d'une Chambre où l'opposition est assez forte et la majorité assez hétéroclite, il n'était pas chose facile de constituer un gouvernement. L'opinion et la confiance générales se sont portées tout naturellement sur le président du gouvernement démissionnaire, M. Svehla, que son expérience politique, sa persévérance et son doigt désignaient pour la seule personne capable de concilier tant d'intérêts divergents. M. Svehla, conformément à l'opinion du Président de la République, avait d'abord l'intention de supprimer deux des 17 ministères existant en Tchécoslovaquie, à savoir celui du ravitaillement, héritage des moments difficiles d'après-guerre, devenu désormais inutile, et celui de l'unification de la législation qui pourrait facilement être remplacé par un simple département de l'Intérieur. En dehors de cette mesure d'économie, il avait l'intention de confier quelques-uns des ministères les plus importants, comme les Finances, l'Intérieur et la Justice, à des spécialistes choisis en dehors du Parlement. Les négociations traînaient et M. Svehla après avoir, pour un moment, renoncé à sa tâche, finit, au bout d'un mois de tractations, par constituer un ministère. Cependant, devant les exigences des partis, il dut abandonner ses projets de suppression des ministères et, en partie, celui des ministres techniciens; il